

S

# Dissection du cadavre de la littérature

par Juan Asensio

T

A

L

K

E

R

George Steiner

Pierre Boutang

Ernesto Sábato

Paul Gadenne

Lautréamont

Maurice G. Dantec

Andreï Tarkovski

Frank Herbert

W.G. Sebald

Ernst Jünger

Nicolás Gómez Dávila

José Bergamín

Marc-Édouard Nabe

William Faulkner

Joseph Conrad

Jacques Derrida

Hermann Broch

Roberto Calasso

PDF Zone : Georges Bernanos

Philip K. Dick

T.S. Eliot

Seamus Heaney

Dominique de Roux

Leonardo Sciascia...

## **Monsieur Ouine de Georges Bernanos et les ténèbres de Dieu**

*Je veux absolument me réserver d'achever Monsieur Ouine, avec les modifications que je crois nécessaires pour éviter autant que possible le reproche d'obscurité, formulé par un certain nombre de pauvres types. Monsieur Ouine est ce que j'ai fait de mieux, de plus complet. Je veux bien être condamné aux travaux forcés, mais qu'on me laisse libre de rêver ce bouquin en paix.*

Georges Bernanos, Lettre à Robert Vallery-Radot du 20 novembre 1934.

### **Bernanos et son chef-d'œuvre : Monsieur Ouine**

Parce que nous vivons à l'époque des fantômes et des hommes creux, nous ne pouvons nous étonner qu'une œuvre littéraire puisse acquérir une consistance et une chair dont semblent privés non seulement la majeure partie de ce qui passe aujourd'hui pour de l'art mais aussi, banalement, nos intellectuels et écrivains, ces bavards aux bouches cariées. Si *Monsieur Ouine*, ce livre étrange, monstrueux, nous obsède<sup>1</sup>, c'est très certainement parce que son auteur l'a porté comme une croix de douleur, parce qu'il s'agit d'un livre de chair et de sang et non pas d'une coquille vide. Georges Bernanos, l'écrivain le plus droit de son époque et le plus formidablement intransigeant, le pamphlétaire bloyen à la plume carnassière, le romancier qui peint, le chevalet calé sur la crasse d'une terre dévastée et oubliée du Dieu crevé, avec les couleurs abominables qui bavent du cadavre éventré trouvé là par le plus laid des hommes nietzschéen – avec celles, aussi, qu'il a ramenées de ses descentes terribles dans les crevasses exiguës de l'angoisse – la chiennerie du siècle, Bernanos, osons ce mot galvaudé (contre l'avis même de l'auteur), le prophète, qui clame l'avènement indicible et triomphal de la Lâcheté, du Compromis, du Superflu, du bovin Conformisme des bien-pensants, Bernanos qui n'en finit pas d'exaspérer les nains déguisés avec Lindenberg en inquisiteurs de salons parisiens, Bernanos tellement simple, tellement touchant, si peu littéraire en fin de compte lorsqu'il avoue haïr l'art pour l'art, Bernanos a été hanté, pendant dix longues années des affres interminables d'une naissance douloureuse plus qu'aucune, déchirante, Bernanos est resté hanté dix années – mais probablement toute une vie –, par le « *fumier de Job* » qu'est à ses propres yeux son ultime roman : *Monsieur Ouine*. Nul besoin, donc, pour évoquer ce roman, d'une quelconque actualité éditoriale, au demeurant fort réduite sur l'œuvre de Bernanos tombée dans le purgatoire qui embastille également Joseph de Maistre, Barbey ou Bloy (et que dire de Hello !), pas même celle que lui donne Sébastien Lapaque en évoquant l'œuvre écrite, plus que toute autre, avec « *l'encre de la nuit* »<sup>2</sup>. Si elle n'était suffisante par elle-même, la simple évidence de cette douloureuse gestation devrait à tout le moins nous indiquer cette banalité : cette somme colossale d'efforts, de la part d'un romancier, doit bien indiquer que c'est là, dans ce roman plus que dans tout autre, que l'écrivain a tenté de dévoiler l'horreur de sa vision d'un monde et d'âmes tombés dans la déréliction.

### **Monsieur Ouine et la difficulté, la misère d'écrire**

Considéré par Albert Béguin, dès sa publication (même bourrée de coquilles – quelque cinq cents – par les éditions Plon en 1946), comme le chef-d'œuvre de son auteur, critiqué par d'autres qui reprochent au roman étrange son illisibilité – il manquait dans cette même édition fautive un chapitre important du roman –, sa trame décousue, le vide d'une intrigue privée de rebondissements

<sup>1</sup> Dans *Bref séjour à Jérusalem* (Gallimard, 2003), Éric Marty, qui commet pourtant à l'égard de Bernanos une colossale et injuste erreur de lecture, parle de *Monsieur Ouine* comme d'une œuvre géniale (cf. p 187).

<sup>2</sup> Sébastien Lapaque, *Sous le soleil de l'exil. Georges Bernanos au Brésil* (Grasset, 2003), p. 111.

dramatiques<sup>3</sup>, salué presque miraculeusement par la seule pertinence de Claude-Edmonde Magny<sup>4</sup>, *Monsieur Ouine* est bien ce qu'il sembla être aux yeux mêmes de Bernanos alors qu'il le rédigeait : « *le plus grand effort de [sa] vie d'écrivain* ». Il faudrait ici mettre en regard, afin de juger de la stupide légèreté de cette *Critique* que majusculait Barbey d'Aurevilly pour s'en moquer, il faudrait comparer ses jugements expéditifs avec les lettres de Bernanos qui rendent compte du terrible labeur et de la longue souffrance que lui coûta l'écriture de *Monsieur Ouine* : « *fumier de Job* » a-t-on déjà écrit, mais aussi, et ces termes prennent quasiment, sous la plume de leur auteur, une valeur d'insulte ontologique, celle d'un écœurement indescriptible face à l'angoisse qui suinte de la paroisse de Fenouille, mais aussi « *lugubre urinoir* », mais aussi travail qu'il avoue écrire « *dans un noir opaque* », qu'il n'arrive pas même à « *dominer* », qu'il reprend pourtant inlassablement, après avoir « *raturé, déchiré, recopié, puis gratté chaque phrase au papier de verre* ». Un exemple, éloquent s'il en est : nous donnons ici quelques lignes du texte premier de *Monsieur Ouine*, que Bernanos écrivit sur de petits cahiers d'écolier, avec, en vis-à-vis, le texte final du roman :

« C'est l'heure de la nuit qu'aucun homme ne connaît parfaitement, n'a possédée tout entière, lorsque tout. qui tient en échec tous les sens, lorsque la terre à. l'ombre. l'o. a fini de tomber du ciel. a pris possession du ciel. l'ombre de plus en plus serrée. dense a rempli l'étendue des cieux et que la terre rend. rend. saturée semble suer une encre plus noire encore. La. La brise. Le vent s'est perdu quelque part, on ne sait où, dans le vide. Le vent s'est perdu. en allé. enfui quelque part. on ne sait où, et le sourd. le sourd grondement comme affolé. court au. à travers. galope. erre au fond des immenses espaces déserts. esp. immenses solitudes. espaces. des immenses déserts, aériens. des solitudes vespérales. célestes. altissimes, d'où l'écho. où gronde. court. retentit. parfois l'écho de ses galops éperdus. où vient mourir l'écho de ses galops éperdus. éperdus. sauvages. La brise. La brise. Il reviendra comme il est parti brusquement. Une autre [brise] vertigineuse, et il sautera. Une heure ou. une minute. minute peut-être. [ ] [ ] [ ]. [reb. ?] [comme. rep. maint. rep. repoussé du sol et flottant sur, l. repoussé par l'épaisseur de la nuit.] repoussé à quelques pieds du sol et flottant sur l'épaisseur de la nuit »<sup>5</sup>.

« C'est maintenant l'heure de la nuit qu'aucun homme ne connaît parfaitement, n'a possédée tout entière, qui tient en échec tous les sens lorsque l'ombre de plus en plus dense remplit l'étendue des cieux et que la terre saturée semble suer une encre plus noire encore. Le vent s'est enfui quelque part, on ne sait où, erre au fond des immenses déserts, des solitudes altissimes où sont venus l'un après l'autre mourir les échos de ses galops sauvages. Une brise, un souffle, un murmure, un essaim de choses invisibles glisse à trente pieds du sol comme flottant sur l'épaisseur de la nuit<sup>6</sup> ».

Le texte final est élagué, comme *gratté au papier de verre*, impitoyablement lavé de l'inutile, de ce qui alourdit et ne sert pas, c'est-à-dire, de la fioriture, du mot en trop qui n'a pas été conquis de haute lutte sur le silence qui semble vouloir l'envelopper de nouveau dans les ténèbres protectrices desquelles il a été arraché. Le texte premier, quant à lui, nous donne à lire la répétition, la rature, la reprise, la correction, l'ébauche, l'attente, d'une phrase, d'un mot

<sup>3</sup> A ce titre, il est utile de consulter l'article de Joseph Jurt, *Herméneutique et littérature. Les interprétations de Monsieur Ouine en 1946*, qui fait le point sur les différentes réactions des premiers lecteurs du roman (*Bernanos et l'Interprétation, op. cit.*<sup>111</sup>, pp. 31 à 51).

<sup>4</sup> Dans un remarquable article paru dans la revue *Poésie 46*, numéro 33, avant d'être repris dans le numéro 5 des *EB*, intitulé *Autour de Monsieur Ouine* (Lettres Modernes Minard, 1964).

<sup>5</sup> Saluons ici le travail colossal de Daniel Pézeril, qui a patiemment déchiffré l'écriture de Bernanos, afin de donner aux chercheurs l'impeccable texte de la création de *Monsieur Ouine*. *Cahiers de Monsieur Ouine* (Seuil, coll. Le don des Langues, 1991). Notre extrait se trouve aux pages 297-299 de cet ouvrage.

<sup>6</sup> *Monsieur Ouine* in *Œuvres romanesques* (Gallimard, coll. La Pléiade, 1974), p. 1434. Les chiffres entre parenthèses renvoient à cette édition.

seulement, moins encore, d'une pause. Et puis c'est le silence qui vient tout engloutir, tout dévorer dans un rugissement qui ne s'entend pas, anéantir le travail auguste de frémissement de la langue, le lent et douloureux déploiement de la parole inquiète d'être ainsi contrainte d'exprimer ce qu'on ne lui a jamais sommé de dire. Puis rien. L'échec de l'écrivain est là, bien visible et peut-être irrémédiable. Cet échec n'est pas une métaphore : littéralement, le mot est mis au tombeau, – car il est déjà mort, rejeté dans les limbes d'une palimpseste inexistence, à l'instant où l'écrivain décide de l'abandonner –, puis il renaît miraculeusement, presque à l'identique, nouvelle enveloppe sonore invoquée par l'écrivain. Et la phrase repart, on dirait qu'elle est plus forte et téméraire d'avoir connu l'engloutissement et le vide. Elle s'élance mais elle reste en suspens puisque, de nouveau, elle butte sur ce qu'elle veut dire et qui va se dérober. Puisque, de nouveau elle s'arrête et cherche son souffle, cernée par l'ennemi, le mauvais silence, qu'il va bien falloir transformer en allié puissant, en mystérieux guide, avare et rusé comme un vieillard immémorial, afin que la phrase, afin que l'œuvre que l'on sent déjà mystérieusement accomplie – pas achevée, et pourtant déjà tout entière offerte dans sa virtualité même – ne tombe pas dans le gouffre sans lumière, sans parole, sans histoire. *Monsieur Ouine* nous donne à voir ce qui d'ordinaire nous demeure caché : le combat de Jacob avec l'Ange, ici le combat de l'écrivain avec la bouche du chaos, et la victoire, même mince, du premier sur le brouhaha jamais apaisé de la seconde. L'expérience consistant à lire les carnets de travail de *Monsieur Ouine* est parfaitement unique et confine, je n'ai pas peur de le dire, à une sorte d'invocation des ténèbres. Je ne connais qu'un seul roman, écrit par un sudiste de génie, susceptible de provoquer semblable transe, un seul pouvant être rapproché du livre de Bernanos, tant la difficulté de son écriture paraît palpable, presque visible malgré la luxuriance de la construction grammaticale, cette mélodie d'immenses phrases racontant l'histoire démoniaque de Thomas Sutpen : il s'agit d'*Absalon, Absalon !* de William Faulkner qui, tout comme le roman de Bernanos, paraît décrire le mystère d'une tare qui se transmet de génération en génération, là une malédiction s'attachant à la descendance de Sutpen, ici la déchéance d'hommes et de femmes autrefois chrétiens, dont la chair et le sang paraissent viciés par le poison de l'antique péché qu'ils ignorent mais qui n'en finit pas de les tourmenter. Lire le roman de Bernanos, c'est donc inévitablement délaisser la seule analyse universitaire, forcément réductrice puisque scientifique, pour subir les prestiges d'un charme (*carmen*), quitter la rive du territoire trop parfaitement connu afin de tenter d'apercevoir les terres nouvelles, toutes ruisselantes des mystères évoqués par l'incantation : « *l'amarre est rompue ; le navire de notre destin s'enfonce dans le crépuscule du large, plonge entre les parois d'énormes paquets d'eau ; les pétrels virevoltent en piaulant autour des mâts et l'odeur du goudron et du bois verni se mêle à l'arôme salé des vagues... Où les premiers feux du matin nous surprendront-ils ?... Mais cette aventure ne se passe qu'en nous-mêmes* ». Tels sont les mots du grand ami de Georges Bernanos, Robert Vallery-Radot, rendant compte de sa première impression après que le romancier lui a lu quelques pages de *Monsieur Ouine*<sup>7</sup>. « *Hors-sujet !* » me criera le petit ponte armé de son Barthes ou de son Genette comme s'il s'agissait d'une arme, transparente plutôt que blanche. Sans doute lui répondrai-je. Quelle critique cependant, fût-ce la plus lumineuse, n'est pas, face à ce roman *monstrueux* (j'emploie cet adjectif avec le sens que lui prête José Bergamín, ce paradoxal écrivain qui semble être le mélange de Borges et de Bernanos), hors-sujet ou, comme on le dit vulgairement, à côté de son intention réelle, obscure, profonde ? Le critique le plus inspiré, fût-il un alpiniste opiniâtre, ne fait qu'entrevoir l'arête vive et tranchante qui trahit, sous des centaines de mètres de neige, la présence du gigantesque glacier.

## Exposé de « l'intrigue » et des personnages

Certes, il est vrai que ce roman a de quoi dérouter, et qu'une seule lecture n'est guère suffisante même si, à grandes lignes résumée, l'histoire racontée est toute simple. A la suite du meurtre inexpliqué du jeune valet des Malicorne, le tranquille village qu'était jusqu'alors Fenouille se met à suer l'angoisse, la peur et le Mal, et nous suivons cette angoisse et cette peur dans le regard, les gestes et les paroles de quelques personnages privilégiés. Dans ceux de Steeny tout d'abord, le fougueux adolescent qui ne parvient pas à s'échapper de la prison dorée que sa mère, et la jeune anglaise qui est sa domestique et son amie, ont construite pour se protéger du dehors et, semble-t-il, de la menace exclusivement

<sup>7</sup>Article paru dans le *Figaro Littéraire* du 11 juillet 1936, cité par Albert Béguin dans son édition de *M. Ouine* (Club des Libraires de France, 1955), pp. 295-296.

masculine qui terrifie les deux femmes, ce mari disparu ou mort durant la guerre, on ne sait trop. Monsieur Ouine ensuite, ancien professeur de langues, confident et corrupteur de Steeny, peut-être ce père manquant, on ne sait trop là encore, peut-être le meurtrier du jeune valet des Malicorne, peut-être l'amant de Jambe-de-Laine, peut-être... Rien de précis sur Monsieur Ouine ne nous est révélé, car ce personnage ne peut être défini ni assigné à une place d'analyse fixe, sa présence physique, réelle, qui se résume à quelques dizaines de pages du roman débordant de loin ce cadre étriqué. Au vrai, il serait plus juste de dire que Ouine s'infuse, qu'il traverse comme une vapeur délétère les murs croulants de sa vieille demeure, qu'il infeste chacune des pages d'un roman qui éprouve toutes les peines du monde à contenir sa pourriture. La force réellement diabolique de Bernanos, dans ce livre, est d'avoir ainsi donné vie au plus dangereux de ses mauvais rêves, qui perd à peine de sa consistance sous la lumière éclatante du jour. Monsieur Ouine est certes un homme, ou peut-être un mythe, celui du Mal absolu, ou peut-être encore un *anti-prêtre* – selon E. Haag –, un Antichrist ou un vampire podagre et vieux, maître en son château ruiné. Monsieur Ouine est tout cela, car il assume, comme Satan, tous les rôles, tous les masques, même si, paradoxalement, il n'est rien de physique – bien que cette *inexistence* du personnage se donne par et dans l'excès d'un corps, d'une chair gonflés de graisse, par et dans la notation extrêmement précise de gestes et d'attitudes que rien n'explique. Voici donc la contradiction, ou plutôt le mystère, ici parfaitement illustrés, du Mal, qui s'offre à notre expérience comme un corps, comme un être, alors qu'il n'est rien d'étant, même s'il est, *stricto sensu*, un vide, une absence d'être, un abîme dans lequel, à la fin du roman, Ouine va tomber, lâchant à Steeny cette parole prodigieuse à propos de son âme : « *Sans doute a-t-elle achevé de m'engloutir ? Je suis tombé en elle, jeune homme, de la manière dont les élus tombent en Dieu* (1560) ». Il y a encore Jambe-de-Laine, la folle lumineuse, descendante de la Malgaigne du *Prêtre marié*, sans doute la plus étonnante créature inventée par Bernanos, laquelle parcourt la campagne de Fenouille montée sur une jument de conte fantastique qui nous fait irrésistiblement songer au sombre *Metzengerstein* de Poe. Enfin, dernier des principaux personnages que nous présentons ici sommairement, voici le maire de Fenouille, qui se suicidera parce qu'il n'aura pu supporter l'intolérable soupçon que son odorat hypertrophié a fait peser sur l'ensemble de la Création. Pour cet homme pitoyable et tragique, tout pue, tout a l'odeur de la pourriture, tout se décompose, même le temps, pense ce fou, dont la seule aberration, inconnue des bons bourgeois qui l'entourent, aura été de ne pouvoir se résoudre à la mort de Dieu clamée par Nietzsche, de ne pouvoir croire un instant que notre monde est privé de ce que sa chair malade réclame grotesquement : la présence de Dieu, moins que cela même, une seconde, pure et radieuse comme le parfum de l'aube, d'innocence totale, absolue.

### **Monsieur Ouine : la vision dernière du Mal donnée par Bernanos**

L'intrigue, nous le voyons, est donc simple ou plutôt, elle n'existe même pas. Bernanos, on le comprend d'emblée, s'en fiche, car ce qu'il veut nous dire n'est pas dans celle-ci. Certes un meurtre – mais qui nous demeure occulté –, un suicide – celui du maire de Fenouille, qu'on ne fait que deviner –, sont encore là pour, comme on dit, faire rebondir l'histoire, mais rien de comparable, en fin de compte, à la fureur des premiers romans. Dans *Monsieur Ouine*, pas de confrontation tragique entre le saint et le pécheur, pas de combat contre le diable comme dans *Sous le Soleil de Satan*. Pas d'apostasie – irrévocabile ? – de la foi, pas de combat spirituel, « *aussi brutal* », nous dit Rimbaud, « *que la bataille d'hommes* » comme on le voit pour Cénabre dans *L'Imposture*. Pas de grâce, pas d'éblouissement mystique, aucun triomphe de l'humilité, de cette *petite voie* chère à sainte Thérèse de Lisieux, qui inspira Bernanos pour son personnage lumineux de Chantal dans *La Joie*. Il n'y a pas dans *Monsieur Ouine* de fait majeur, et le Mal même, dont nous assistons pourtant à la noire éclosion, semble condamné à une porcine tranquillité, à une piteuse existence, à une putride stagnation qui paraissent bien éloignées du bruit et de la fureur du reste de l'œuvre. Ici, son odyssée minable est définitivement débarrassée des clichés romantiques qui faisaient du démon du *Soleil de Satan* un personnage, certes grotesque mais digne d'une trouble compassion, dont la misère terrible et inimaginable pour nos cervelles de boue pouvait, peu ou prou, être assumée par le saint de Lumbres. Dans *Monsieur Ouine* au contraire, le Mal parvient à son infernale béatitude, à son incandescence ou plutôt, à sa froideur absolue puisque, aux yeux de Bernanos, le Mal le plus achevé, le plus *diabolique* pourrait-on dire, n'a justement rien d'un satanisme bêtement entendu, n'est point action, gaspillage effréné d'énergie humaine – comme celle que déploie le Gilles de Rais de Huysmans, énergie qu'il

découvrira d'ailleurs n'être qu'un leurre – mais aphasic, immobilité, mais, renversement ultime, froid de l'Enfer, froid éternel de l'Enfer.

Le Mal c'est le froid, le Mal c'est le néant, le Mal n'est rien d'autre, finalement, que l'ennui, ce dernier parvenu à son plus idoine stade de dessèchement. Assurément le Mal n'est rien, n'est qu'un non-être dans l'être, comme l'espace inévitable qui sépare entre elles les mailles d'un tissu, comme les trous d'air d'une éponge sèche<sup>8</sup>. Il n'est en dernier ressort qu'une parodie de la Création, condamnée à périr pitoyablement, à lamentablement avorter. Le Mal n'est rien mais ce jugement est faux s'il est seulement interprété dans le sens d'une irréalité qui finalement ramènerait celui-ci à n'être que voile et simulacre diaboliques, leurre confondant dont la victime désignée et d'avance complice serait l'homme. Il est ce rien trompeur, qui masque son impuissance ontologique par le tragique effort qu'il accomplit sans relâche pour parvenir à ce qui ne sera, de toute façon, que labile création et incarnation grotesque. Comment expliquer, alors, que l'homme tout entier – *corps et âme* –, puisse se vouer à servir ce maître d'illusion qu'est Satan ? Car ici réside la pierre d'achoppement, la difficulté suprême qu'a beau jeu de réduire, par une habile pirouette dialectique, la théodicée des philosophes. Ici se noue le scandale incompréhensible et plusieurs fois millénaire qui de l'homme fait, non pas la victime résignée, mais la bête volontaire, acharnée méthodiquement à ourdir sa propre perte : l'homme, partenaire diligent de Satan, de « *l'ami* », comme Bernanos le nomme, « *qui ne reste jamais jusqu'au bout* ».

D'un tel scandale, *Monsieur Ouine* est le théâtre et, de fait, il paraît difficile de soutenir l'opinion selon laquelle ce roman ne nous présenterait que la seule illusion du Mal, tant il semble opposer, à l'espoir hugolien de racheter Satan, le ferme démenti, la triumphale révélation de la victoire de l'Ennemi, de l'instauration sur terre de ce royaume que le Christ devra affronter avant la consommation des temps. Nous disions plus haut l'irréalité du Mal, mais cette sereine assertion patristique nous semble ainsi, hors d'une assurance théologale dont jamais Bernanos ne se satisfera, ridiculisée, dans notre roman, avec une joie indécente, jetée bas et foulée dans la boue, cette boue omniprésente qui dans *Monsieur Ouine* nous offre le spectacle nauséux d'une matière, d'une création en complète putréfaction, espérant de sa prodigieuse avidité la semence fatidique qui se développera pour paraître déjà sûre et pestilentielle. Densité surnaturelle donc, du Mal et, *a contrario*, évanescence du Bien, ridicule du prêtre, timide et impuissant, que désespère le misérable entêtement de ses paroissiens à désirer le vice et le péché. La figure du prêtre, dans ce roman, est donc l'exacte antithèse de celles d'un Donissan ou d'un Cénabre, le premier se jetant sur l'Ennemi avec la même fureur que l'exorciste du film de William Friedkin sur l'entité maléfique qui possède la jeune fille, le second luttant contre Dieu avec une force et une superbe que l'humilité de Chantal, dans *La Joie*, balaiera d'une parole.

*Monsieur Ouine* répète inlassablement l'exacte équivalence du Mal et du Désordre, du Chaos originel, de l'état premier de désorganisation universelle, desquels la parole même ne saurait s'échapper. Ainsi, s'il n'était pas rare de constater chez Bernanos, tout au long de son oeuvre romanesque, la faillite d'un langage et d'une écriture coupés de leur source primesautière, qui est ni plus ni moins que divine, du moins n'avait-il pas encore osé prétendre que le langage et l'écriture seraient viciés dans leur être même par le Mal, seraient corrompus et jetés sans regret dans le tohu-bohu primitif, que *les mots de la tribu* seraient abandonnés au vacarme assourdisant d'où la parole, on le pressent, néanmoins va naître, témoignant désormais et pour toujours de son origine inavouable. De fait, la « *structure lacunaire* »<sup>9</sup> de *Monsieur Ouine*, cette « *structure d'incohérence* », cet « *ensemble de blancs typographiques séparés par des fragments narratifs qui dessinent un jeu d'ellipses et de lacunes* » selon Béatrice Cantoni<sup>10</sup>, peuvent sans doute être compris comme la métaphore ou plutôt, comme le symbole de cette désorganisation que provoque le Mal, comme le symbole d'une écriture qui est perpétuel brouhaha et inqualifiable confusion : il y a plus cependant car, dans ce roman, la stabilité n'est qu'illusoire, comme

<sup>8</sup> Cette comparaison, quelque peu modifiée puisqu'il s'agit, afin de montrer le monde imbibé par Dieu, dans les *Confessions* (VII, 5, 7), d'une éponge gorgée d'eau, est empruntée à saint Augustin, et citée par Henri-Irénée Marrou dans un article intitulé *Un ange déchu, un ange pourtant, Satan*, recueil des Études carmélitaines (Desclée de Brouwer, coll. L'Ordinaire, 1978), p. 43.

<sup>9</sup> Voir l'article de Jessie Hornsby, *Vidé spirituel et technique lacunaire dans Monsieur Ouine*, paru dans les *Entretiens sur Bernanos* (colloque de Cerisy-la-Salle, 1971).

<sup>10</sup> Monsieur Ouine. *Une métaphore du Mal* de Béatrice Cantoni, *Le Mal*, collectif sous la direction de François L'Yvonnet (Albin Michel, coll. Question de, 1996), p. 139.

le prouve une simple lecture. Peut-être même cette stabilité vacille-t-elle aussitôt le livre refermé, comme, selon l'inquisiteur Pierre de Lancre, les prestiges démoniaques vacillaient d'une figure à l'autre, d'une identité à l'autre<sup>11</sup>, victimes de l'inconstance affligeant l'être impossible du démon ? Je m'imagine parfois *Monsieur Ouine* comme le livre infini de Borges, véritable *oeuvre ouverte* (dépassant la définition qu'en donne Eco) sur l'inépuisable des interprétations... Pour cause me dira-ton, puisque ce livre ne cesse de se métamorphoser, non seulement sous nos yeux mais, et c'est bien cela qui est *réellement monstrueux*, alors même que nous ne le lisons plus. L'étiquette idiote de *nouveau roman* n'a d'ailleurs pas manqué d'être apposée à *Monsieur Ouine*, bien qu'il s'agisse là d'un rapprochement totalement faux, qui plus est ridicule puisqu'il renverse l'échelle des valeurs. N'est-il pas comique de voir comment les prétentions érigées par les nains littéraires du Nouveau Roman sont balayées par notre œuvre, qui d'un seul bond a franchi la limite la séparant des plus mystérieux territoires de la création ? Oui, c'est bel et bien le respect de la tradition, qui peut seul, comme avec cette dernière œuvre romanesque de Bernanos, s'autoriser les audaces les plus inouïes... Revenons à des considérations plus sagement universitaires et affirmons que, plus certainement, ce vacillement n'est que l'écho en creux du vide qui est la structure même, paradoxale plutôt qu'aporétique, de notre roman, un peu comme on le voit dans la nouvelle la plus connue de Joseph Conrad, que Bernanos admirait, avec laquelle d'ailleurs notre ouvrage entretient de fulgurantes correspondances, *Cœur des Ténèbres*. Kurtz, l'aventurier maléfique, est vide, tout comme Monsieur Ouine, et sa vie prodigieuse et exaltée s'achève, comme celle du professeur de langues, sur un murmure d'horreur intarissable.

« *This is the way the world ends*  
*This is the way the world ends*  
*This is the way the world ends*  
*Not with a bang but a whimper* »

écrit ainsi T. S. Eliot, dans son recueil intitulé *The Hollow Men – Les Hommes Creux* –, souvenir de sa lecture de Shakespeare – dans *Jules César* (IV, 2, 22) où Brutus emploie cette expression à propos de Cassius qui le déçoit –, mais plus encore souvenir de l'énigmatique conte de Conrad. Je crois que ce vide, jamais manifesté littérairement, à mes yeux, par une pureté aussi idoine que dans *Monsieur Ouine*, n'entretient de rapports avec le Mal si souvent évoqué que, pourrais-je écrire, *par défaut* : il n'est ainsi que l'absence sommée de signifier une présence autrement inqualifiable, celle de Dieu, absence traduite d'ailleurs par la difficulté avec laquelle, nous l'avons vu, l'œuvre a été écrite.

### ***Monsieur Ouine et le tohu-bohu de la langue***

C'est que notre roman nous permet de lire, non seulement et à l'évidence, l'histoire entière des personnages et les caractéristiques de la malaisance dont ils déploient les pompes par le prestige de leur voix, mais aussi, d'une façon métaphorique, la crise dans laquelle l'Occident se trouve plongé. Cette crise est une crise du langage, bien familière à Georges Bernanos lorsqu'il affirme à Frédéric Lefèvre : « *On nous avait tout pris. Oui ! quiconque tenait une plume à ce moment-là s'est trouvé dans l'obligation de reconquérir sa propre langue, de la rejeter à la forge. Les mots les plus sûrs étaient pipés. Les plus grands étaient vides, claquaient dans la main* »<sup>12</sup>. Crise du langage que George Steiner rattache à la grande crise épistémologique propre au début de ce siècle<sup>13</sup>, et que, plus largement, nous

<sup>11</sup> Changement d'identité bien analysé par Michel de Certeau dans *L'Écriture de l'histoire* (Gallimard, coll. Folio essais, 2002) dans le chapitre consacré à la parole de la possédée. Sur le thème de l'inconstance démoniaque, voir mon article consacré à Sous le soleil de Satan dans le n°24 des *Études bernanossiennes*.

<sup>12</sup> *Essais et Écrits de combat* (*op. cit.*<sup>77</sup>, p. 1040). Ce mouvement a été analysé par Monique Gosselin qui écrit dans sa thèse : « *Contre la profanation moderne du langage et de la nature, [Bernanos] entend recomposer un langage, le plus transparent possible, mais aussi le plus signifiant afin de faire du texte le miroir du sens et non sa seule traduction* », *L'Écriture du surnaturel dans l'œuvre romanesque de Georges Bernanos*, t. I, *L'Exorcisme* (Aux amateurs de livres, 1989), p. 61.

<sup>13</sup> George Steiner, *Entretiens* : « *Dans un article intitulé "Heidegger again", j'ai tenté de montrer que six [sic.] « pavés » sont parus entre 1919 et 1934, d'une violence stylistique inouïe. Il s'agissait du grand livre juif de Rosenzweig, L'Étoile de la rédemption, L'Esprit de l'utopie de Ernst Bloch, Sein und Zeit, Mein Kampf et Le*

pourrions étendre à la Modernité, comprise comme une période où vacille l'autorité de la tradition *logocentrique*, vacillement et fragilité amplement illustrés, de nos jours, par les tentatives menées par la critique déconstructrice de Jacques Derrida ou de Paul de Man, mais déjà remarquablement analysés par les réflexions d'un Walter Benjamin<sup>14</sup>, d'un Karl Kraus<sup>15</sup> ou d'un Martin Heidegger, par la poésie désarticulée du dernier Hölderlin, les récits de Kafka ou ceux de Joyce. Désormais, comme le dit Gilles Deleuze, les mots ne renvoient plus qu'aux mots et à rien d'autre<sup>16</sup>. Désormais encore, *Monsieur Ouine*, dans un significatif retournement des appréciations, peut figurer dans un ouvrage de vulgarisation tel que l'*Histoire chrétienne de la littérature*, en y étant compris comme le « *roman de la sortie du roman* »<sup>17</sup>, ou, par William Bush, comme celui qui met en cause l'Occident<sup>18</sup>.

Nous avons remarqué que les œuvres de Bernanos et de Conrad ne constituaient pas des exceptions. À vrai dire, il faudrait parler, pour ces romans et d'autres, d'une véritable constellation secrète, pas moins déterminante cependant pour la destinée de notre monde que des astres bien visibles.

### ***Monsieur Ouine est-il un roman déserté par Dieu ?***

« *Dieu a fait des ténèbres son asile : il n'a pas voulu qu'on ne le voie pas, mais qu'on le cherche avec plus de zèle et qu'on l'aime, quand on l'aura trouvé, avec une douceur d'autant plus grande qu'on l'aura cherché avec plus de zèle* ». Guillaume de saint Thierry, *Enigma Fidei*.

Pourriture d'un univers en pleine fermentation, triomphe apparent du Mal, vide qui mine la trame de l'Être pour y inscrire la fausse présence de Satan, tous ces indices semblent nous acheminer vers une absence de Dieu dans notre roman, laquelle infirme radicalement l'optimisme que contient l'expression *Vere tu es Deus absconditus* employée par Isaïe (45,15) : celle-ci désigne, non pas un Dieu absent, mais un Dieu caché, susceptible d'être recherché, puis découvert. Dans notre œuvre, il nous faut constater une pure absence de Dieu, qui se reflète dans l'indifférence de certains personnages : ainsi,

---

Déclin de l'Occident de Spengler. Ces ouvrages poussent le langage jusqu'aux confins de la violence, jusqu'aux extrêmes de l'absolu qui sont deux drames langagiers, car ils mettent en scène une tragédie apocalyptique. Chacun de ces livres est pratiquement un Léviathan de l'insolite, semblables à des montagnes granitiques qui surgissent d'une terre volcanique en éboulement, déversant soudain magma et flammes ». Et l'auteur de poursuivre significativement quelques lignes plus loin, comme une illustration de la thématique de la dévoration, du lent travail de sape des fondations sur lesquelles bâtissaient jusqu'alors les auteurs européens, par ces mots : « *Ces livres sont une constellation de trous noirs, buvant la matière, déglutissant la substance de la langue* (éditions du Félin, coll. Philosophie, 1992), pp. 129-130.

<sup>14</sup> Walter Benjamin qui, dans son *Journal de la Pentecôte* datant de l'année 1911, évoque avec quelques amis le « *massacre de la langue* », *Écrits autobiographiques* (Christian Bourgois éditeur, coll. Choix-Essais, 1990), p. 53.

<sup>15</sup> « *Mais je suis vraiment persuadé qu'en cette époque* », écrit Karl Kraus en 1914, « *les racines du mal sont à la surface* ». Il poursuit, quelques pages plus loin : « *De nos jours, les liens entre les catastrophes et les salles de rédaction sont plus profonds et, de ce fait, beaucoup moins clairs. Car pendant qu'une guerre se déroule l'acte est plus puissant que le verbe ; mais l'écho qu'on lui donne est plus fort encore que l'action. Nous vivons de l'écho des choses et dans ce monde sens dessus dessous c'est lui qui suscite le cri* », *Cette grande Époque*, précédé d'un essai de Walter Benjamin (*op. cit.*<sup>107</sup>), pp. 175 et 187.

<sup>16</sup> Cf. note 93.

<sup>17</sup> Tout aussi significatif nous semble le fait que c'est dans son chapitre de conclusion intitulé *Épilogue* que cet ouvrage traite du roman de Bernanos, non sans commettre, sous la plume de Jean-Maurice de Montremy, un rapprochement fallacieux – au moins quant à la perspective spirituelle qui sépare les deux genres d'écriture, comme la critique bernanosienne l'a répété depuis longtemps – avec l'école du Nouveau Roman : comme dans les productions de ce dernier, « *l'intrigue mime les règles du récit policier, mais le désosse. Certaines énigmes demeurent. Plusieurs interprétations du récit coexistent, créant une sensation de vide, en creux* », *Histoire chrétienne de la littérature. L'Esprit des lettres de l'Antiquité à nos jours* (sous la direction de Jean Duchesne, Flammarion, 1996), pp. 1037.

<sup>18</sup> Ainsi, pourvu que son analyse soit comprise au sens le plus large, celui d'une perception de la décomposition d'une pensée et d'un art ancrés sur le socle divin, nous sommes pleinement d'accord avec l'opinion de William Bush qui déclare que « *M. Ouine explique – et nomme – toute la civilisation depuis la Renaissance* » (*L'Angoisse du mystère. Essai sur Bernanos et M. Ouine*, Lettres Modernes Minard, coll. Situation, 1966, p. 197).

Steeny ne répond pas à la question que lui adresse monsieur Ouine, « *Honorez-vous Dieu, mon enfant ?* ». Une nouvelle fois, Bernanos a supprimé des pans entiers d'un texte qui affirmait qu'il serait facile à Steeny de tomber, de « *tituber en Dieu* ». Dieu est absent du village de Fenouille, en premier lieu parce qu'il est absent du texte même, qu'il en a été volontairement supprimé, biffé. L'univers de Fenouille reflète le constat qu'exprime Bernanos à propos de la société contemporaine : « *C'est de froid que le monde va mourir. Le monde glisse lentement à l'équilibre le plus bas, chaque Mensonge ayant sa part de vérité, chaque Vérité sa part de mensonge, non pas juxtaposées, mais confondues au point de décevoir ensemble la haine du diable et la miséricorde du bon Dieu* »<sup>19</sup>.

Dans un roman qui fait résonner le plus douloureusement les doutes de Bernanos – et ici c'est le timide curé de Fenouille qui se fait l'exégète de la mort de Dieu lors de son sermon : « *Eh bien ! c'est vrai qu'en me retournant pour vous souhaiter l'aide et la force du Seigneur, Dominus vobiscum, l'idée m'est venue – non, ce n'est pas assez dire ! – l'idée est entrée en moi comme l'éclair, que notre paroisse n'existe plus, qu'il n'y avait plus de paroisse. Oh ! naturellement, le nom de la commune figure toujours sur les registres de l'archevêché, seulement il n'y a quand même plus de paroisse, c'est fini, vous êtes libres* » (1486-1487) ; dans un roman qui semble proclamer, avec le rire le plus victorieux, cette mort de Dieu que Nietzsche érige en guise d'incontournable cadavre du monde moderne, dans un roman encore qui pourrait adopter comme exergue cette remarque de Pierre Gille, « *Tout roman inscrit la mort des dieux, la nostalgie d'une vérité dont il sait pourtant que son essence est d'être perdue* »<sup>20</sup>, l'écriture de Bernanos porte cependant, en elle et contre toute adversité, une bouleversante espérance, postule ce que nous n'osions plus même espérer : Dieu, qui, s'il s'est fait, selon les paroles du curé de Fenouille, tout petit dans sa paroisse, n'en a pas encore été totalement chassé. *Monsieur Ouine*, comme ces peintures maniéristes montrant des personnages au doigt levé vers un Ailleurs qu'ils postulent *hors-cadre*, s'ouvre vers le haut.

Dès lors peut-on se demander, où trouver ce Dieu non plus absent mais caché, dans le roman bernanosien ? Certes, à la différence des premiers romans, la présence de Dieu ne se manifeste plus ici par la fulgurante irruption de la grâce dans la citadelle de l'âme – fulgurance qui peut aller, comme pour Cénabre, jusqu'à condamner le personnage à la folie –, mais choisit plutôt un chemin de traverse, cette *petite voie* chère à Chantal de Clergerie. Dans ce contexte de dépouillement, contexte encore, ne l'oubliions pas, totalement plongé dans le monde des ténèbres, parfois un simple geste, une attitude que rien pourtant ne semble revêtir du sceau de l'élection, trahissent l'attente du Dieu absent ou nié, un mot du maire de Fenouille, un sourire de l'infirme Guillaume, moins encore. C'est qu'il y a ici un *apophatisme* bernanosien<sup>21</sup>, inscrit dans le texte de *Monsieur Ouine* selon plusieurs modalités. La négation ou tout du moins l'emploi de tours négatifs est l'une d'entre elles, lesquels tentent, en rectifiant sans cesse le sens imparfait d'un mot ou d'une phrase, de parvenir à une source originelle, de cerner au plus juste la réalité surnaturelle qui se cache au creux du réel. Certes encore, dans ce roman qui oppose, à la diabolique faconde de Monsieur Ouine, la timidité ridicule du jeune curé de Fenouille, nous sommes bien près de conclure à l'échec d'une présence assurée de Dieu. Pourtant, adopter un tel point de vue, c'est sans doute ne pas tenir compte du souffle qui anime ces sombres pages, de l'élan qui toujours lance Steeny et Jambe-de-Laine sur les routes ; du vent qui oppose, à la stérile stagnation du personnage éponyme dans sa chambre, la force salvatrice qui balaie l'obstacle insurmontable que dresse le poids de l'immobile passé ; du vent et de cet élan qui ouvre encore, dans le mur du temps réduit au seul ennui, la perspective du voyage, du départ tentant qu'offre la route, la brèche enfin d'un lendemain neuf, éclatant d'innocence et à tout jamais désamarré de ce qui fut. Julien Gracq a dit quelque part que c'était une phrase de Bernanos qui l'avait aidé à comprendre le sens salvateur de la route comme percée vers l'aventure et le merveilleux. Je retournerais plutôt le compliment en écrivant que, alors que les romans de Gracq ne cessent pourtant d'arpenter les chemins et les routes de l'imaginaire, ils sont bien incapables, collés au sol par l'épais goudron de légendes et de quêtes

<sup>19</sup> *Les Enfants Humiliés* (in *op. cit.*<sup>77</sup>), p. 835.

<sup>20</sup> *Le Logos de l'écriture* de Pierre Gille, article paru dans les *EB*, n° 17 (Lettres Modernes Minard, 1982), p. 71.

<sup>21</sup> « *Donc tais-toi et ne radote pas sur Dieu ! Car en bavardant sur Dieu tu mens et si tu connais quelque chose de Dieu : Il n'est rien de cela* », écrit ainsi Maître Eckhart (cf. *Sermons Traités*, Gallimard, coll. Tel, 1989, p. 132). Dans l'alpha privatif d'*a-pophatique*, se tient ainsi la limite que cerne et approche l'écriture, sans pouvoir toutefois encore la dépasser, sous peine de se condamner au silence, non plus de l'indicible, mais de l'ineffable.

prétendument mystérieuses, d'évoquer la moindre trouée surnaturelle. Le bleu du ciel, en effet, aperçu confusément au fond de ce ciel inversé qu'est pour Barbey l'Enfer, est réservé aux seuls grands. Oui, le paysage apocalyptique de ce roman, qu'évoque superbement l'ouvrage de Sébastien Lapaque, *Sous le soleil de l'exil*, est plus bouleversant encore de ce qu'il suppose, soufflant sur les terres ordes et éventrées de Fenouille, labourées par l'étrave d'une charrue maléfique, engorgées par l'ivraie pestilentielle que jette le semeur satanique, le souffle de l'espérance<sup>22</sup>. Mais, attention. Après de nombreuses lectures de *Monsieur Ouine* qui ont insisté abusivement sur son seul enténébrement, il ne faudrait pas que la critique bernanosienne voie dans ce roman tourmenté le témoignage lacunaire, tronqué, indicible, mystérieux, du Dieu caché, et non pas absent<sup>23</sup>. En somme, Dieu évacué par le romancier n'a aucune raison d'être réintroduit dans ce roman par le critique. Ce serait, pis qu'un contresens, une erreur capitale d'interprétation, une appréciation sulpicienne de la tragique modernité du texte de Bernanos<sup>24</sup>. Souvenons-nous de ces mots de l'auteur de *La Joie*, « *Plus de Dieu. Seulement la brusque défaillance du Spirituel semble avoir dégagé brusquement, rendu libres de prodigieuses forces d'espérance, momentanément sans objet* »<sup>25</sup>. L'important ici est de constater, certes la mort de cet Oeil immense jadis évoqué par Hugo, mais surtout de comprendre que la deuxième vertu théologale, cette espérance si chère au cœur de Bernanos, ainsi vidée – pour combien de temps encore ? – de sa matière divine, emprunte, j'ose ce blasphème qui n'étourdira que les âmes femmelines, des voies proprement sataniques, *obliques* disait Alain, puisque c'est désormais la révolte, dont le Prince du Monde détient en partie le secret – et en partie seulement –, qui va soulever jusqu'au Ciel vide le cri de l'homme orphelin, abandonné. Je me demande ainsi si l'œuvre de Bernanos, aussi bien romanesque que polémique, ne nous confronte pas à une écriture *mystique*<sup>26</sup> qui tenterait de se frayer une voie, paradoxale puisqu'elle est encore radicalement chrétienne, discontinue puisqu'elle longe la faille de l'imprononçable, du non encore pensé, non plus vers Dieu ou Satan, pas même vers ce Divin qu'évoquaient les poèmes de Hölderlin ou de Trakl selon la lecture de Heidegger, mais vers... Quoi ? Le sacré ? La déité au-delà même de Dieu (selon Maître Eckhart par exemple), au-delà du Bien et du Mal – ou plutôt, l'un en l'autre fondu ? Oui, comme l'a dit justement Albert Béguin, ce roman « *annonce le développement imprévu de la pensée chrétienne* »<sup>27</sup>. Oui encore, ce roman unique se place tout entier sous l'exigence intellectuelle radicale annoncée par Lorenzo Valla au milieu du XV<sup>e</sup> siècle : « *At nova res novum vocabulum flagitat* », *Monsieur Ouine* étant cette réalité nouvelle qui requiert des mots nouveaux.

---

<sup>22</sup> L'article de Guy Daninos *Monsieur Ouine, le roman de l'espérance*, n'est, à ce titre, guère convaincant (in *Paradoxes et permanence de la pensée bernanosienne*, collectif sous la direction de Joël Pottier, Aux Amateurs de Livres, 1989, pp. 95 à 105).

<sup>23</sup> Comme l'indique cette phrase de Gaétan Picon (dans *Bernanos. L'impatient joie*, paru l'année même de la mort du romancier, en 1948 et réédité chez Hachette, coll. Coup Double, 1997, p. 70) : « *Le drame terrestre est indéchiffrable tant que l'on n'use pas pour le lire de la grille du divin : tel est le vrai sens de Monsieur Ouine* ».

<sup>24</sup> Cf. note 10. Dans mon article consacré à une lecture kierkegaardienne du démoniaque dans *Monsieur Ouine*, j'ai tenté de montrer que l'ancien professeur de langues est bien le personnage le plus proche du Christ mais, au lieu de lui faire face, il lui tourne le dos, comme Silesius le disait je crois des mauvais anges. Dans ce même numéro mais, cette fois, dans un texte qui rapproche *Monsieur Ouine* du *Cœur des ténèbres* de Joseph Conrad, la métaphore du « *trou noir* » utilisée à propos de la zone d'effondrement que représente le roman de Bernanos me paraît évoquer le Dieu de la mystique négative chrétienne ou la doctrine kabballistique du « *tsintsoum* ».

<sup>25</sup> Conclusion de *La grande Peur des bien-pensants* (in *op. cit.*<sup>77</sup>), p. 333.

<sup>26</sup> « *Mystique* » dans le sens rigoureux et original tel qu'il a été magistralement posé par Michel de Certeau dans sa *Fable mystique*, *op. cit.*<sup>12</sup>, pp. 103 à 208. Du reste, une recherche serait sans doute très instructive qui analyserait le texte bernanosien selon les procédés du discours mystique relevés par Certeau. Remarquons aussi qu'une phrase comme celle qui suit, apposée par cet auteur au célèbre tableau de Jérôme Bosch, le *Jardin des délices*, convient parfaitement à notre roman : « *Étrange tableau : un trop-plein de signifiants y multiplie les trous qui induisent l'interminable récit de ses absences* », *op. cit.*<sup>12</sup>, p. 81.

<sup>27</sup> *Bulletin de la Société des Amis de Georges Bernanos* (n° 44, décembre 1961), p. 29.

## **Monsieur Ouine et l'Apocalypse**

Albert Béguin a pu dire de *Monsieur Ouine* qu'il était « totalement prophétique »<sup>28</sup>. On ne peut en douter, et l'étrange est que ce roman, s'il insiste sur l'état de corruption diabolique de notre monde, affirme également que le pire est à venir, que nous n'assistons pour l'instant qu'aux premières manifestations, aux prodromes en quelque sorte du règne de l'Antichrist.

« *Ce village, et beaucoup de villages qui lui ressemblent [...] tous ces villages jadis chrétiens, lorsqu'ils commenceront à flamber – oui – vous en verrez sortir toutes sortes de bêtes dont les hommes ont depuis longtemps oublié le nom, à supposer qu'on leur en ait jamais donné un* » (1508), peut ainsi dire le curé de Fenouille, et encore, dans un style réellement inspiré : « *L'heure vient où sur les ruines de ce qui reste encore de l'ancien ordre chrétien, le nouvel ordre va naître qui sera réellement l'ordre du monde, l'ordre du Prince de ce Monde, du prince dont le royaume est de ce monde. Alors, sous la dure loi de la nécessité plus forte que toute illusion, l'orgueil de l'homme d'Église, entretenu si longtemps par de simples conventions survivant aux croyances, aura perdu jusqu'à son objet. Et le pas des mendians fera de nouveau trembler la terre* » (1494).

Le royaume du Mal dans sa plénière puissance est encore à venir, mais déjà il se déchaîne infernalement, et Dieu, plus que jamais, paraît absent de l'Histoire des hommes<sup>29</sup>. Mais l'espérance de Bernanos est énorme, souveraine, et *Monsieur Ouine*, qui décrit impitoyablement l'action du Mal, qui est une plongée dans les Ténèbres muettes d'un démoniaque privé des prestiges que lui conférait le romantisme, une descente aux Enfers n'ayant, je crois, nulle correspondance dans la littérature, *Monsieur Ouine* affirme pourtant la réalité première, celle de Dieu, non pas caché mais absent. Retrouver dans ce roman ce qu'on croyait avoir perdu, c'est faire jaillir, comme l'écrit Pierre-Paul Delvaux<sup>30</sup>, du *monde de Monsieur Ouine*, « *figé dans la peur, le froid et l'angoisse* », l'espoir et plus encore, l'espérance.

Dans *Monsieur Ouine*, je l'ai dit, Dieu est absent et n'éclate plus triomphalement par sa gloire et son action magnifiées. Pourtant, ce Dieu absent n'aura jamais été plus proche du personnage bernanosien et du lecteur, plus proche en même temps du moment et de l'acte d'une écriture qui, en choisissant le tissu charnel comme page – le maire de Fenouille, victime de sa bizarre anomalie inscrite au recès d'un corps hanté par la nostalgie de la pureté –, en faisant éclater la présence divine dans un geste ou une attitude, s'ente plus intimement à la Source Première, au Verbe, au Souffle, au Vent qui animent ces sombres pages. *Monsieur Ouine* est donc, comme le texte sacré, une *révélation*. Et l'on se demande si cette présence dévoyée de Dieu n'est finalement pas plus terrifiante que celle du diable. Bernanos, peut-être le plus visiblement dans ce dernier roman, entrouvre les portes du royaume de la pure terreur inspirée par la présence de Dieu. En écrivant le surnaturel, qu'il soit divin ou démoniaque – contre J. J. Görres, peut-être sont-ils encore plus incompréhensiblement liés qu'il ne le croyait –, Bernanos redonne gloire au corps dououreux et grotesque de ses personnages mais aussi rend sa place à la nature bafouée, méprisée par l'homme, unie pourtant à l'homme par le péché de ce dernier, attendant sa propre rédemption selon les très singulières paroles de Paul dans son *Épître aux Romains* (en 8,19-21) : « *car la création a été soumise à la vanité – non de son gré, mais à cause de celui qui l'y a soumise – avec une espérance : cette même création sera libérée de la servitude, de la corruption, pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu* ».

---

<sup>28</sup> *Ibid., id.*

<sup>29</sup> Cette Histoire elle-même, selon Monique Gosselin, notre roman en présenterait l'impossible écriture : « *dès lors, il n'y aurait plus de récit de référence qui permettrait à une communauté – paroisse, village ou nation – de s'ériger en communauté*, et l'assurance que, de la plaie infecte que constitue la faillite de toute transmission, pourtant va s'opérer un possible dépassement par l'assomption du mal dans une vision inséparable de celle d'une transcendance divine inscrite dans l'Histoire », Bernanos et l'Interprétation, op. cit.<sup>111</sup>, pp. 164-165.

<sup>30</sup> Dans l'article intitulé *Monsieur Ouine. Des profondeurs de l'angoisse à l'espérance*, *Les Lettres romanes* (colloque sur Bernanos, t. XXXXII, 1988), p. 439.

### ***Monsieur Ouine : en guise d'impossible conclusion***

J'ai bien conscience, dans ces lignes, de n'avoir à mon tour qu'indiqué le cône bleuté de glace qui trahit le monstre des profondeurs. Seule, peut-être, une bien difficile et sans doute impossible adaptation cinématographique du roman de Bernanos, parce qu'il s'agirait d'une œuvre répondant à une œuvre, d'une œuvre née d'une autre, seule une telle réponse pourrait oser prétendre n'être pas un commentaire inutile et poussif. Avançons cependant quelques évidences. *Monsieur Ouine* est le chef-d'œuvre de l'écriture bernanosienne. Peut-être bien, non pas le dernier roman de la littérature moribonde – encore que cette œuvre, je l'ai dit, sans afficher les prétentions dérisoires du Nouveau Roman, va beaucoup plus loin, dans ses audaces narratives, que n'importe laquelle des byzantines productions de cette caste de mandarins de l'écriture – mais bien l'œuvre ultime d'un écrivain, la limite dernière, la vision la plus aboutie d'un monde privé d'espérance, au-delà de laquelle seul peut oser s'aventurer un Oeil dont nous n'avons point idée. Jamais, à mes yeux, une œuvre romanesque n'aura à ce point évoqué le tohu-bohu qu'elle s'efforce d'habitude de maîtriser ou de cacher benoîtement<sup>31</sup>, jetant sur le gouffre un voile pudique, alors que, ici, elle se contente de dresser de fragiles barrières pour limiter son épanchement. *Monsieur Ouine* est un roman qui, à jamais devant nous, ouvert et tout rayonnant d'interrogations bouleversantes et absolument modernes, est la plainte de l'homme oublié du Dieu mort, est le monologue de l'homme sevré du diable, semble être le cri – j'ose cette énormité – de Dieu abandonné par l'homme, est le témoignage qu'une parole et une écriture peuvent encore se lever comme les blés murs naissent de la carcasse puante du Léviathan échoué.

**Juan Asensio, texte extrait de *La Littérature à contre-nuit (A contrario)*, chapitre 3 intitulé *Des ténèbres au silence*.**

---

<sup>31</sup> Dans un ouvrage bien fade sur William Faulkner (intitulé *Jusqu'à Faulkner* et paru chez Gallimard), Pierre Bergounioux assigne à la vraie littérature le devoir d'affronter le Chaos et même de ne pas craindre d'y plonger. Intention louable qui se vérifie bien évidemment avec un Rimbaud, un Artaud ou un Trakl. Mais comment un auteur *a priori* cultivé peut-il ne pas évoquer la tentative de Bernanos ? Deux solutions et pas une de plus : l'ignorance crasse ou la mauvaise foi la plus patente.